

YOSHINO Genzaburô

ET VOUS,
COMMENT VIVREZ-VOUS ?

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré



Éditions Picquier

Quelques mots de l'auteur à propos de ce livre

En octobre 1935 paraissait chez l'éditeur Shinchôsha un livre intitulé *Kokoro ni taiyô wo motte* (« Soleil au cœur ») de Yamamoto Yûzô. Il s'agissait du douzième tome de la « Bibliothèque de la Jeunesse japonaise » que dirigeait Yamamoto Yûzô et qui devait en compter seize au total. Les volumes paraissaient au rythme plus ou moins régulier d'environ un par mois et la collection fut complète en juillet 1937. *Et vous, comment vivrez-vous?* en a été le dernier tome.

1935, c'était quatre ans après le début de l'invasion de la Chine continentale par l'armée japonaise suite à « l'incident de Mandchourie ». A l'intérieur, le militarisme se montrait de jour en jour plus autoritaire. Et 1937, juillet 1937 plus exactement, le mois même où sortait *Et vous, comment vivrez-vous?*, eut lieu « l'incident du pont Marco-Polo » qui conduisit à huit ans de guerre sino-japonaise. C'est dans ce contexte-là que fut composé *Et vous, comment vivrez-vous?* En Europe, Mussolini et Hitler avaient pris le pouvoir, le fascisme menaçait toutes les nations, les nuages noirs de la Seconde Guerre mondiale s'accumulaient sur le monde.

Le projet de la Bibliothèque de la Jeunesse japonaise avait été élaboré en réponse à cette situation. Avec la montée du militarisme, la liberté de parole et la liberté de la presse étaient déjà sévèrement restreintes, et les mouvements ouvriers et socialistes faisaient l'objet d'une répression intense, c'est le moins qu'on puisse dire. Depuis 1935, il était devenu difficile d'écrire pour un esprit indépendant comme Yamamoto Yûzô. La littérature pour la jeunesse était l'un des rares espaces de liberté qui lui demeuraient encore ouverts, et il était animé par la volonté de protéger la jeunesse des effets délétères de l'époque. Pour lui, les jeunes garçons et les jeunes filles de son temps étaient précieux car c'était sur leurs épaules que reposait l'avenir. En un sens, ils représentaient le seul espoir. C'est pourquoi il était important de leur expliquer qu'il existait une culture riche et libre au-delà du nationalisme étroit et des idées réactionnaires, il fallait leur inculquer la foi dans le progrès de l'humanité avant qu'il ne soit trop tard. Yamamoto Yûzô voulait défendre l'esprit de l'humanisme devant le déferlement furieux du fascisme. Or il y avait à cette époque des livres pour enfants qui magnifiaient Mussolini et Hitler comme des héros animés par le vent que soufflait le militarisme. C'est là que Yamamoto Yûzô a fait preuve d'une extraordinaire perspicacité.

Il a eu l'idée d'une collection à destination de la jeunesse et en a discuté le concept avec moi. Le regretté Yoshida Kinetarô s'est joint à nous et nous avons ainsi programmé la publication de seize tomes en cinquante ou soixante livraisons, qui formeraient au total la Bibliothèque de la Jeunesse japonaise. A ce stade, *Et vous, comment vivez-vous?* devait traiter de questions d'éthique et être rédigé par Yamamoto Yûzô lui-même.

Mais au moment où le projet entrait dans sa phase de réalisation, il a contracté une grave maladie des yeux qui l'a empêché d'écrire pendant un certain temps. Comme il ne voulait pas le confier à quelqu'un d'extérieur, il fut décidé que je l'écrirais moi-même.

A cette époque, j'étudiais la philosophie et j'aimais la littérature depuis l'école, mais, j'étais un amateur en la matière. Je n'avais aucune autorité à remplir la mission que voulait me confier Yamamoto Yûzô. Néanmoins, compte tenu de la teneur de notre projet, comme je viens de le dire, *Et vous, comment vivrez-vous?*, seizième et dernier tome de la collection, revêtait une importance particulière pour en éclairer l'idée fondamentale. Malgré mon manque d'expérience, en tant que membre du groupe qui avait conçu ce projet, il me revenait de réaliser ce travail sans me dérober. Je me suis mis à l'écriture aux alentours de novembre 1936, tout en poursuivant mes fonctions de responsable éditorial de la collection. Après un moment d'arrêt au début de 1937, j'ai repris la plume au printemps et terminé en mai. Parler d'éthique pendant trois cents pages aurait lassé les jeunes lecteurs si cela avait pris la forme de sermons moralisateurs. Sur le conseil de Yamamoto Yûzô, j'ai donc réfléchi à un moyen de présenter mes idées sous une forme romanesque. C'était la première fois que je réfléchissais à la composition d'un ouvrage de littérature, peut-être existait-il une meilleure façon de faire, je ne sais pas.

Et vous, comment vivrez-vous? a paru en juillet 1937 et a eu la chance d'être réimprimé plusieurs fois. Le début de la guerre du Pacifique en a malheureusement stoppé la parution. A la fin de la guerre, il est redevenu possible de publier la Bibliothèque de la Jeunesse japonaise et *Et*

vous, comment vivrez-vous? a revu le jour. Il a depuis été constamment réimprimé et il est resté au catalogue de l'éditeur Shinchôsha pendant les vingt années suivantes. Quand la Bibliothèque de la Jeunesse japonaise a connu une refonte générale, le service éditorial a souhaité qu'il soit raccourci d'une quarantaine de pages et que l'orthographe soit corrigée de façon à correspondre aux nouvelles normes d'usage.

Puis les éditions Poplar ont exprimé le souhait de réunir en trois volumes les textes que j'avais écrits pour la jeunesse. A cette occasion, avec l'accord de l'éditeur Shinchôsha, j'ai entièrement revu *Et vous, comment vivrez-vous?* en corrigeant l'expression, l'orthographe ainsi que quelques détails par endroits, de sorte que le roman a connu deux révisions depuis sa première parution et diffère de sa première version au moins par le style. Je le trouve personnellement bien meilleur, je l'espère du moins.

PROLOGUE

Coper est un jeune garçon en deuxième année de collège.

En réalité, il s'appelle Honda Junichi, Coper n'est qu'un surnom. Il est dans sa quinzième année, mais il est plutôt chétif pour son âge, et pour tout vous dire, il en ressent bien quelques complexes.

Chaque début de trimestre, quand le professeur d'éducation physique fait s'aligner toute la classe et ôter les casquettes pour reformer l'alignement en fonction de la taille de chacun, Coper essaie tant bien que mal de poser ses talons sur quelque gravier, de s'étirer le cou pour gagner quelques places dans le rang, mais ses essais sont systématiquement voués à l'échec. Avec Kitami, qu'on appelle plutôt par son surnom lui aussi, à savoir Gatchin, ils sont toujours à rivaliser pour les deuxième et troisième places. En commençant par la fin, bien sûr. Parfois, c'est l'un qui est devant, parfois l'autre.

En ce qui concerne les notes, c'est l'inverse. Il est généralement premier de sa classe, ou deuxième. Il descend très rarement à la troisième place. Et là, je parle du vrai classement, en commençant par le début. Non pas que Coper soit de ces mouchérons

et autres bêtes à concours qui ne vivent que dans les livres. Au contraire, il aime un peu trop s'amuser. Au base-ball, il fait partie des titulaires de l'équipe de la classe. Coper n'est pas bien grand, mais quand il enfle l'énorme gant et qu'il défend en seconde base, il sait tenir son rang. En attaque, avec sa petite taille, il n'est pas très puissant, mais il se débrouille bien au rebond et personne ne lui conteste sa place comme second batteur.

Malgré ses très bonnes notes et sa première ou deuxième place au classement trimestriel, il n'a encore jamais été chef de classe. Non pas qu'il jouirait d'un crédit insuffisant auprès de ses camarades, c'est plutôt qu'il est un peu trop farceur. L'autre jour, pendant la leçon de morale, en cachette du professeur, il s'amusa à faire lutter au tir à la corde deux lucanes liés par une ficelle. Pas exactement ce qu'on peut attendre d'un chef de classe, vous l'admettrez. Le jour de la visite des parents, la mère de Coper a droit chaque fois à la même réflexion de la part de son professeur principal :

— Pour le travail en classe, je n'ai rien à dire. Un excellent élément, de très bonnes notes. Ce trimestre encore, il est premier. Néanmoins...

Quand arrive le « néanmoins », la mère de Coper se dit : « Allons, bon... Qu'a-t-il fait encore ? » Suit toujours la même histoire, comme quoi, décidément, Coper aime un peu trop s'amuser.

D'ailleurs, il y a peut-être un peu de la responsabilité de sa mère dans cette regrettable tendance au manque de sérieux de Coper. Quand elle revient de la visite des parents, elle lui fait bien remarquer : « J'ai encore eu droit aux reproches de ton professeur ! » Mais le sermon manque comme qui dirait de persuasion. Bref,

la maman de Coper ne sait pas être sévère sur les petites choses.

D'abord parce que les bêtises de Coper ne portent pas vraiment à conséquence, elles ne font de mal à personne, en définitive. Mais il y a une autre raison, plus importante : c'est que Coper n'a pas de père.

Le père de Coper est décédé il y a tout juste deux ans. Il était directeur d'une grande agence bancaire, et depuis, la famille de Coper a quitté la résidence qu'ils habitaient dans la vieille ville pour une petite maison en banlieue. Ils ont réduit le personnel aussi, et aujourd'hui, ils n'ont plus que la vieille dame qui a toujours travaillé pour leur famille, et une domestique, ce qui fait quatre personnes dans la maison. Ils reçoivent beaucoup moins de monde qu'à l'époque où le père était là, évidemment, et la maison est devenue bien triste. Le principal souci de la mère de Coper était justement que le caractère enjoué de Coper en soit abîmé. Alors, comment pourrait-elle le réprimander d'être un peu trop espiègle ?

Depuis qu'ils ont déménagé en banlieue, l'oncle de Coper, qui habite dans les environs, passe souvent le voir. C'est le frère cadet de sa mère. Il vient juste de finir ses études de droit. Coper va aussi souvent jouer chez son oncle. Ils s'entendent bien, tous les deux. On les voit souvent se promener dans le quartier, l'oncle, plus grand que la moyenne, et Coper, tout petit. Parfois, ils échangent des balles dans un pré.

C'est son oncle qui lui a trouvé son surnom. Un dimanche, Mizutani, un camarade de classe, était venu le voir. Son oncle se trouvait justement chez eux et Mizutani a remarqué que son ami se retournait chaque fois que son oncle l'appelait : « Coper ! Coper ! » C'est ainsi que ce surnom s'est transmis à l'école.

— Vous savez quoi? Chez lui, Honda, on l'appelle Coper!

Et l'habitude est vite venue à tout le monde de l'appeler ainsi. Jusqu'à sa maman qui l'appelle parfois Coper, elle aussi.

Pourquoi Coper, me direz-vous? Personne ne le sait. Aucun de ses amis, en tout cas. Ils trouvent ça marrant, alors ils l'appellent Coper, mais sans savoir ce qu'il y a derrière. Et si quelqu'un lui demande: «Pourquoi on t'appelle Coper, en fait?», il se contente de sourire en se gardant bien de donner une explication. La seule chose qu'on peut dire, c'est que Coper a l'air assez content chaque fois que quelqu'un lui pose la question, comme qui dirait que ça lui fait plaisir. Evidemment, ça donne encore plus envie de savoir le fin mot de l'histoire.

Vous aussi, je suppose? Eh bien, je vais vous le dire, je vais vous raconter l'origine du surnom de Coper. Et puis j'en profiterai pour vous raconter ce qui se passe un peu dans cette tête. Mais pour quoi faire? Pourquoi vous dire tout ça? Ma foi, je crois que vous le devinerez vous-même au fur et à mesure.

UNE ÉTRANGE EXPÉRIENCE

Coper, qui n'était pas encore Coper, était en première année de collège. C'était un jour d'octobre de l'année dernière. Coper et son oncle se trouvaient sur la terrasse d'un grand magasin de Ginza.

Il tombait du ciel infiniment gris une bruine si fine qu'on ne pouvait distinguer s'il pleuvait ou pas. Le manteau de Coper, comme l'imperméable de son oncle, s'était couvert à son insu de fines gouttelettes argentées, comme un dépôt de gelée blanche. Coper observait en silence l'avenue de Ginza sous ses yeux.

Vue du septième étage, l'avenue de Ginza ressemblait à un étroit canal. Au fond, une quantité d'automobiles s'écoulaient sans cesse jusqu'à l'autre bout. Celles qui venaient de droite, de Nihonbashi, passaient rapidement en dessous pour se diriger vers Shimbashi. Celles qui venaient de gauche empruntaient le chemin inverse pour disparaître vers Nihonbashi. Les deux courants se frôlaient, parfois s'épaississant, parfois s'amointrissant. Entre les deux, de temps à autre, passait un tramway langoureux. Il ressemblait à un jouet tellement il était petit et son toit était tout mouillé. Ou plutôt, les autos, l'asphalte de l'avenue, les arbres qui la bordaient, tout

était complètement trempé et renvoyait la lumière du jour qui venait d'on ne sait où.

Coper regardait en bas sans dire un mot, quand les voitures lui firent penser à des insectes. Si les autos étaient des insectes, ce seraient des lucanes, assurément. Un troupeau de lucanes qui rampent ventre à terre, vont vers leurs affaires, et s'en retournent dès que celles-ci sont terminées. Je ne sais pas quelles affaires, mais il faut que ce soit quelque chose d'important. D'ailleurs, j'ai comme l'impression que l'entrée de leur nid se trouve du côté de Kyôbashi, là où l'avenue Ginza devient de plus en plus étroite avant de tourner à gauche entre les grands immeubles. C'est là qu'ils se cachent, l'un après l'autre. Un autre sort à la place, puis un autre, et l'échange se poursuit à toute allure. Un lucane noir, un autre lucane noir, encore un lucane noir, puis un bleu cette fois, puis un gris...

La bruine, fine comme de la poudre, tombait toujours. De plus en plus absorbé par les idées saugrenues de son imagination, Coper resta les yeux fixés sur Kyôbashi pendant un moment, puis il releva la tête. Devant lui, Tokyo floue et mouillée de pluie s'étendait à l'infini.

La mélancolie gagnait le cœur de Coper, qui se laissait peu à peu submerger par la grisaille et la tristesse de ce paysage sans limite. Où que portât le regard, les minuscules toitures en nombre infini reflétaient la lueur terne du ciel. Avec parfois des gratte-ciel qui, de leur hauteur, venaient déchirer l'horizontalité des toits. Et plus ils étaient loin, plus ils s'effilochaient sous la pluie, pour ne devenir finalement que de simples silhouettes de la couleur du ciel lui-même. C'était une humidité dense qui mouillait absolument tout, au point que même les

pierres semblaient gorgées d'eau. On aurait dit que la ville était figée, noyée dans cette froide humidité.

Coper, qui est né et a grandi ici, à Tokyo, découvrait pour la première fois ce visage pesant et sinistre de la capitale. Du fond de l'humidité de l'air, une rumeur incessante sourdait et montait jusqu'à la terrasse au septième étage. Cette rumeur, les oreilles la percevaient-elles ou pas, il était presque difficile de le dire. Coper restait là sans raison, incapable de détacher les yeux de ce spectacle. Soudain, il sentit un changement s'opérer dans son esprit.

Autant vous l'avouer tout de suite, ce qui se produisit dans l'esprit de Coper à cet instant a un rapport avec l'origine de son surnom.

La première image qui passa devant ses yeux fut celle d'une mer sombre, frappée par la pluie. Peut-être était-ce un souvenir qui lui revenait, celui d'un voyage avec son père à Izu, pendant les vacances d'hiver. Et donc, alors qu'il regardait les contours incertains de la ville dans la bruine, celle-ci devint un océan où les immeubles de temps en temps se dressaient comme des récifs ou des rochers surgissant des flots. Le ciel au-dessus de la mer était bas et lourd. Dans l'imagination de Coper, indistinctement apparut l'idée qu'au fond de cet océan des humains vivaient.

A peine parvenue à sa conscience, cette pensée le fit frissonner. Sous cette infinité de toits accrochés là comme s'ils couvraient la totalité de la terre, de vrais gens vivaient, plus nombreux qu'il n'en pourrait compter. Bien sûr, c'était une évidence, mais en y repensant, il ne pouvait s'empêcher d'en ressentir comme un effroi. Dans cette portion d'espace qu'il avait actuellement sous les yeux

mais qu'il ne pouvait justement pas voir, vivaient des centaines de milliers d'inconnus. Combien étaient-ils? Et que faisaient-ils en ce moment même? A quoi pensaient-ils? Le monde était bien plus complexe, bien plus chaotique que tout ce qu'il pouvait imaginer. Un vieux avec des lunettes, une fille aux cheveux courts, une femme en chignon, un homme en tablier, un employé en costume-cravate... chacun dans son accoutrement particulier défilait devant les yeux de Coper et disparaissait aussitôt.

— Mon oncle, demanda Coper, dans l'espace que je peux voir d'ici, combien de gens y a-t-il, à peu près?

— Ouh là... répondit son oncle pour commencer.

Lui non plus ne semblait pas avoir de réponse toute prête à cette question.

— Si je suppose que mon champ de vision couvre, disons, un dixième ou un huitième de la ville de Tokyo, ça doit faire un dixième ou un huitième de la population totale, non?

— Pas si sûr, répondit son oncle avec un sourire. Si la population de Tokyo était répartie uniformément, ton calcul serait correct. Or, en fait, certains quartiers sont très densément peuplés, d'autres beaucoup moins. Par conséquent diviser la population totale par la proportion de l'espace que couvre ton regard ne suffit pas. De plus, la quantité de population varie énormément entre le jour et la nuit.

— Entre le jour et la nuit? Bah, pourquoi?

— Mais si, réfléchis. Toi et moi, nous habitons en banlieue, n'est-ce pas? Et pourtant, en ce moment, nous sommes ici, en plein centre-ville. Mais cette nuit, nous serons rentrés chez nous. Je ne sais pas combien de personnes feront comme nous, mais ça en fait certainement beaucoup!

— ...

— Et encore, aujourd'hui, c'est dimanche. En semaine, dans les quartiers que tu vois d'ici, Kyôbashi, Nihonbashi, Kanda, Hongô, un nombre faramineux de gens arrivent tous les jours de l'extérieur de Tokyo. Le soir, ils repartent. Tu as déjà vu les trains de banlieue, les tramways et les bus à l'heure de pointe, tu sais comme ils sont bondés!

C'est vrai, se dit Coper.

— Si tu veux, reprit son oncle, c'est un peu comme une marée de plusieurs centaines de milliers de gens, peut-être d'un million de gens, qui monte puis qui se retire.

La pluie, comme un brouillard, avait continué de tomber sur eux en silence pendant leur conversation. Coper resta un moment sans rien dire, son oncle aussi, à regarder la ville au-dessous d'eux. Derrière la pluie qui voletait, la ville sombre se poursuivait à l'infini sans jamais laisser distinguer une forme humaine.

Et pourtant, là-dessous, plusieurs centaines de milliers d'individus, plus d'un million peut-être, menaient leur vie chacun avec leurs idées en tête, chacun avec leurs occupations. Et tous les matins, tous les soirs, ils arrivaient puis s'en allaient, comme la marée.

Coper se sentit emporté au milieu d'un immense tourbillon.

— Mais alors...

— Oui?

— Les hommes...

Coper se sentit rougir de prononcer une phrase aussi idiote. Mais il surmonta sa gêne.

— C'est comme si les hommes étaient des molécules d'eau, alors?

— Oui. Si tu compares la société humaine à une mer ou à un fleuve, alors les hommes sont comme les molécules d'eau de cette mer ou de ce fleuve.

— Et toi aussi, mon oncle!

— En effet. Comme toi aussi. Une toute petite molécule, même.

— Arrête de te moquer de moi! D'ailleurs, il vaut mieux être petit pour être une molécule. Toi, déjà, tu es trop grand!

Et Coper regarda tout en bas. Des autos, des autos et encore des autos. Ah! Dans chacune de ces lucanes-automobiles se trouvaient aussi des humains.

Soudain, au milieu du flot des voitures, Coper remarqua une bicyclette. Ce devait être un jeune garçon. Son manteau trop grand pour lui était trempé de pluie. Il regardait sur le côté, il regardait derrière, surveillant les voitures qui le dépassaient, tout en pédalant de toutes ses forces. Il ne se doutait évidemment pas que Coper le regardait de tout là-haut, il roulait sur l'asphalte glissant, évitant les voitures sur sa gauche, sur sa droite. Tout à coup, une auto grise en dépassa deux ou trois autres et se rapprocha à toute vitesse.

Attention! cria intérieurement Coper du haut de la terrasse.

Il avait eu peur que le vélo se fasse renverser par la voiture. Mais le garçon fit habilement un écart et la laissa passer. Puis il rétablit son équilibre et repartit en pédalant de plus belle. A chaque coup de pédale, on pouvait mesurer la force qu'il y mettait aux grands mouvements de son corps qui le faisaient se balancer d'un côté, puis de l'autre.

Pour quelle affaire urgente cet apprenti ou ce commis de boutique se dépêchait-il tant? Coper l'ignorait. Mais il continua de le suivre des yeux, quand bien même il lui était parfaitement inconnu. En revanche, le garçon à vélo, lui, ne se savait absolument pas observé. Cela causa une impression étrange à Coper. Quand ils étaient venus tout à l'heure à Ginza en voiture, ils étaient passés précisément à cet endroit.

— Mon oncle, tout à l'heure... dit Coper en montrant du doigt vers le bas, quelqu'un nous regardait peut-être aussi, quand nous sommes passés!

— Oui, c'est possible, comment savoir? Je dirais même, il est possible que quelqu'un nous regarde en ce moment même d'une de ces fenêtres.

Coper jeta un coup d'œil circulaire sur les immeubles alentour. Il y avait tellement de fenêtres, partout, et tellement d'immeubles! Ce que venait de lui dire son oncle lui donnait maintenant l'impression que chacune de ces fenêtres l'observait. Mais la pâle lueur du jour qui se reflétait sur les vitres leur donnait la brillance du mica. Impossible de dire si des humains se trouvaient derrière, et encore moins s'ils regardaient de son côté.

Et pourtant, Coper ne pouvait plus s'ôter de l'idée que quelqu'un, quelque part, l'observait en secret. Il en venait même à imaginer le reflet de lui-même dans cet œil qui le regardait. Et il se voyait sur la terrasse au septième étage de cet immeuble gris, tout petit, si petit!

Il se sentit frappé d'un sentiment étrange. Lui en train de voir, lui en train d'être vu, lui en train de voir qu'il était vu, lui en train de se regarder, de loin... Tous ces « lui-même » qui se superposaient dans sa tête lui donnaient le vertige. C'était comme une houle qui

venait battre sa poitrine. Non, c'était lui-même qui était agité comme une houle.

La grande ville qui s'étendait devant lui avait atteint le point culminant de la marée haute. Et Coper, sans s'en apercevoir, était devenu une simple goutte d'eau de cette immense océan.

Il resta un long moment silencieux, les yeux dans le vague.

— Que t'arrive-t-il? lui demanda son oncle au bout d'un certain temps.

Coper eut la tête de celui qui se réveille au milieu d'un rêve. Il regarda son oncle et rit d'un air embarrassé.

Quelques heures plus tard, Coper et son oncle se trouvaient dans un taxi, en direction de la maison. Après le grand magasin, ils étaient allés regarder les actualités cinématographiques, et en fin d'après-midi, ils avaient attrapé un taxi pour rentrer. A cette heure, le jour déclinait déjà fortement. La pluie tombait toujours. Dans la lumière des phares, la bruine tremblotait.

— A quoi pensais-tu tout à l'heure?

— Quand ça?

— Sur la terrasse du grand magasin. Tu avais l'air plongé dans tes pensées.

Comment répondre à cette question? se demandait Coper. Aussi resta-t-il un moment sans rien dire. Son oncle n'insista pas. La voiture roulait à vive allure sur la route sombre.

— Cela m'a fait une impression étrange, dit Coper au bout d'un certain temps.

— Quoi donc?

— Quand tu as parlé d'une marée humaine qui montait et descendait.

Son oncle fit une tête qui signifiait qu'il ne comprenait pas. Alors soudain Coper déclara, d'une voix parfaitement claire :

— Tu as raison, mon oncle, les hommes sont comme des molécules. C'est bien ce que j'ai ressenti, aujourd'hui.

Dans la faible lumière des phares, l'oncle écarquilla les yeux. Le visage de Coper reflétait une tension plus vive que d'habitude.

— Je vois, dit l'oncle, avant de rester un moment à réfléchir. Eh bien, retiens bien cette idée, reprit-il à mi-voix. Parce que tu viens de dire quelque chose de capital.

Le soir même...

L'oncle de Coper, dans son bureau, chez lui, resta éveillé jusque tard à écrire. De temps à autre, il s'arrêtait et allumait une cigarette pour réfléchir, puis se remettait au travail. Au bout d'une heure à une heure et demie de cette activité, il posa son stylographe et referma le cahier sur lequel il écrivait. Un cahier grand format à la couverture de toile lie-de-vin.

Il attrapa la tasse de thé qui était posée depuis le début sur son bureau, but d'une traite le thé depuis longtemps froid, s'étira les articulations et se gratta la tête. Puis il alluma une cigarette et fuma lentement à grandes bouffées. Peu après, il ouvrit le tiroir du bureau et rangea le cahier à l'intérieur. Il éteignit la lumière et se dirigea à pas pesants vers sa chambre.

Peut-être devrions-nous jeter un coup d'œil sur ce cahier. Car, à vrai dire, c'est dans ce cahier qu'est cachée la raison pour laquelle Honda Junichi est devenu Coper.

LE CAHIER DE L'ONCLE

Sur la façon de voir les choses

Cher Junichi,

Tout à l'heure dans le taxi, tu m'as dit : « Tu as raison, les hommes sont comme des molécules. » Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte, mais tu avais vraiment l'air sérieux en disant cela. Et à cet instant tu étais extraordinairement beau. Mais si ce n'était que cela, cela n'aurait pas eu de quoi m'émouvoir particulièrement. C'est qu'il commence à réfléchir réellement aux choses ! me suis-je dit, et ça, tu ne peux pas savoir à quel point cela a fait vibrer mon cœur.

C'est exact, comme tu l'as bien senti, chaque homme pris individuellement est une molécule de l'immense société humaine. Le monde est constitué de l'ensemble de toutes ces molécules, et nous sommes mus par les ondes qui agitent ce monde.

Bien entendu, ce que j'appelle les ondes du monde sont elles-mêmes constituées de l'ensemble de tous les mouvements des molécules élémentaires, et les hommes ne fonctionnent pas de la même façon que les molécules des corps matériels qui les entourent, cela, tu auras l'occasion de le découvrir au fur et à mesure que tu grandiras. Mais tu t'es toi-même vu comme une molécule d'un monde immense, et ça c'est déjà une découverte remarquable.

Tu as entendu parler de Copernic et de sa théorie selon laquelle la Terre tourne autour du soleil, je pense. Avant, on pensait que le soleil et les étoiles tournaient autour de la Terre, on le croyait simplement parce que

c'est ce que l'on voyait. On le croyait aussi parce que c'était ce qu'enseignait l'Eglise chrétienne, que la Terre était le centre de l'univers. Et même, au-delà, l'homme s'est toujours considéré comme au centre des choses, c'est dans sa nature.

Copernic, jugeant que certaines observations astronomiques demeuraient inexplicables par les raisons enseignées jusque-là, après d'intenses réflexions, a osé émettre l'idée que c'était peut-être la Terre qui tournait autour du soleil. Vus sous cet angle, ces faits qu'il n'arrivait pas à expliquer jusque-là s'ordonnaient selon des principes simples et clairs. C'est ce qu'on a appelé l'héliocentrisme. Plus tard, d'autres savants, comme Galilée ou Kepler, ont démontré que ses idées étaient justes, et aujourd'hui, elles paraissent évidentes à tout le monde. Au point que la théorie héliocentrique est maintenant enseignée à l'école primaire.

Or, comme tu le sais, la proposition de Copernic a d'abord été jugée scandaleuse. L'Eglise, très arrogante à cette époque, déclara que cette théorie qui contredisait son enseignement était une dangereuse hérésie à combattre. Les savants qui la soutenaient furent jetés en prison, les livres qui la diffusaient furent brûlés. Les gens ordinaires, en ce qui les concerne, n'avaient certes pas envie de se faire persécuter pour une idée, d'ailleurs, très peu avaient envie de croire que la Terre où ils vivaient tranquillement était en train de tourner dans l'univers. Au contraire, cela paraissait une idée effrayante. Il a fallu énormément de temps, des siècles en fait, avant que tout le monde, jusqu'aux écoliers, la considère comme une vérité scientifique.

Mais une chose est sûre, l'homme a toujours tendance à voir les choses de son point de vue, comme s'il était

au centre de tout, c'est quelque chose de profondément ancré en lui.

Ces deux façons de penser – croire que la Terre est solidement installée au centre de l'univers, ou bien, comme Copernic, croire qu'elle n'est qu'une planète qui tourne dans l'univers immense – ne s'opposent pas seulement en astronomie. On les retrouve dès qu'on réfléchit à la façon dont fonctionne la société humaine, aux règles de la vie en société.

Tout le monde, pendant son enfance, commence par avoir une pensée géocentrique, c'est naturel. Réfléchis à la vision du monde d'un enfant. Les enfants structurent leur être à partir de ce qu'ils voient autour d'eux. La grande rue du tramway se trouve à gauche en sortant de chez moi, de l'autre côté, c'est la poste. Au coin de la rue il y a le marchand de légumes. En face, c'est la maison de Shizuko, à côté, c'est celle de San-chan. Bref, je situe mon environnement en partant de ma maison. Les gens que je connais aussi : telle personne travaille dans la banque de mon père, telle autre est une cousine éloignée de ma mère, et ainsi se dessine un univers dont j'occupe le centre.

C'est au moment où l'on commence à devenir adulte que l'on s'ouvre petit à petit à une pensée plus héliocentrique. Le monde extérieur gagne en importance, on commence à comprendre tout un tas de choses. On arrive à se figurer les lieux au seul nom de la ville ou du département, sans avoir à les repérer par rapport à sa maison, les gens s'individualisent, le patron de telle banque, le directeur de tel établissement scolaire, et cela suffit pour savoir de qui il s'agit.

Cette façon de penser, à vrai dire, reste vague, même chez les adultes. L'homme reste fondamentalement

centré sur lui-même, pour réfléchir comme pour prendre des décisions. Tu t'en apercevras quand tu seras adulte, les personnes qui ont réussi à sortir d'un mode de pensée égoïste sont extrêmement rares. Dès que des questions d'intérêt entrent en jeu, en particulier, il est très difficile de se mettre soi-même à distance avant d'émettre un jugement. Seules quelques personnes éminemment remarquables s'avèrent capables de conserver une pensée « copernicienne » dans ce type de situation. La majorité des gens ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, s'embrouillent dans des réflexions de courte vue, si bien que la globalité de la situation leur échappe et qu'ils s'arc-boutent sur leurs petits avantages personnels.

Malheureusement, tout comme l'homme ne peut rien connaître des vérités de l'univers tant qu'il se cramponne à l'idée que la Terre occupe le centre du monde, juger des choses selon un point de vue égoïste empêche de saisir les vérités de la société humaine. Les vérités générales, ces gens-là ne les voient jamais. Bien sûr, dans le langage quotidien, nous continuons à dire « le soleil se lève » et « le soleil se couche ». Parce que cela ne porte pas à conséquence pour la vie de tous les jours. Mais pour comprendre les grandes vérités de l'univers, il faut abandonner cette façon erronée de voir les choses. Eh bien, c'est la même chose pour comprendre les grandes lois de la société.

C'est pourquoi ce sentiment que tu as eu aujourd'hui d'être une molécule au sein du monde des hommes est, j'en suis persuadé, d'une importance considérable. Dans mon cœur, je forme le vœu que ton expérience d'aujourd'hui laisse une trace profonde dans ton esprit. Ce que tu as senti, la façon de penser que tu as expérimentée aujourd'hui, porte en soi une signification

d'une extrême profondeur. Elle marque le passage d'une vision « géocentrique » à une vision « héliocentrique ».

Le cahier ne finissait pas là, l'oncle avait encore écrit bien des choses compliquées. Mais vous en avez appris suffisamment pour comprendre pourquoi Junichi a pour surnom Coper. C'est tout simplement son oncle qui s'est mis à l'appeler Copernic, de façon à ce que l'expérience de ce jour-là reste gravée dans son esprit. Puis il a raccourci Copernic en Coper, parce qu'il faut avouer que c'est tout de même plus simple comme surnom !

Vous comprenez aussi pourquoi Coper est très fier quand un ami lui demande l'origine de son surnom : il n'a aucune raison d'être fâché de porter le nom d'un aussi important personnage !